

lampe entretenue avec de la graisse de phoque. Cet intérieur enfumé et nauséabond a son sol formé par un gâchis de boue et de graisse. On y arrive par un corridor formé de blocs de glace, haut d'un mètre et construit sur un plan circulaire, tourné du côté opposé au vent régulant; il est fermé par un morceau de peau et protégé bien contre le froid et l'air désagréable.

"Pendant l'été, les indigènes du Mackenzie habitent dans des tentes en peau de mouton, dont la carcasse est formée avec des perches. Ils passent toute la saison à la chasse du renne (*caribou* en langue du pays), leur principal moyen d'existence. Dès que la débâcle des glaces est arrivée, ils parcourent les fleuves sur leurs *caïaks* légers et harponnent les phoques.

"Le nombre des indigènes décroît graduellement, non pas, comme on pense, parce qu'ils sont *supprimés* par les blancs, mais parce que les maladies, notamment le coryza ou rhume de cerveau, les soumettent à des coupes réglées. Cette affection, inoffensive chez nous, est souvent mortelle pour eux à cause de leur genre de vie; ils traversent des fleuves glacés à la nage, campent sur la neige, et ne prennent aucun soin pour guérir les maladies invétérées."

SCIENCE POPULAIRE

DES TEMPÉRATURES EXTRÊMES.—Le maximum de froid constaté jusqu'à ce jour a été le 21 janvier dernier, à Lakoutsk, dans la Sibirie orientale. Ce jour-là, Severow, un marchand russe a constaté—590,50. Un médecin major a même affirmé avoir noté un jour un froid de —630 dans cette même Sibirie, où le mercure reste souvent gelé pendant des mois. "Alors, dit Middendorf, le voyageur sibérien, le mercure, devenu métal, se travaille au marteau comme le plomb, le fer devient cassant, les haches se brisent comme du verre quand on veut s'en servir; le bois refuse de se laisser couper, il semble que le feu lui-même gèle, car les gaz qui l'alimentent perdent de leur chaleur." Dans l'hiver de 1819-1820, toujours en Sibirie, on ne pouvait sortir sans masque, sous peine de perdre le nez ou les oreilles.

Ce n'est pas sous l'équateur que sont les chaleurs extrêmes, les *fours* de la terre seraient le nord et l'est du Sahara, le pied de l'Himalaya, la vallée du Gange sacré, les steppes sans fin de l'Afghanistan et de la Boukarie; les maxima observés ont été de 550 à l'ombre, de 70 au soleil. "Pourquoi, dit le dicton afghan, *as-tu créé Venfer, Allah? N'avais-tu pas déjà créé Ghuznon?*"

Entre la température extrême en plein soleil et l'extrême froid, la distance est de 1250 et 1300; 250 à 300 de plus que l'échelle qui va de la glace fondante à l'eau bouillante. Or, l'homme, la science aidant, supporte également ces deux extrêmes.

LE RÉVEIL D'UNE FLEUR APRÈS VINGT SIÈCLES DE SOMMEIL.—L'effet de la lumière, considérée comme cause du réveil de la vie dans le règne végétal, vient d'être observé près d'Athènes, par le professeur von Hendreich, dans des circonstances bien curieuses. On sait que les mines du Laurium, qui ont donné lieu à de si longs et de si vifs débats diplomatiques, consistent pour une grande partie en scories provenant de l'exploitation par les anciens Grecs, mais qui contiennent encore beaucoup d'argent, que l'on en extrait aujourd'hui par les procédés perfectionnés de l'art moderne.

Or, sous ces scories, depuis au moins 1,500 ans, dormait la semence d'une papavéracée du genre *glacium*. Depuis que l'on les a enlevées pour les porter aux fourneaux, sur tout l'espace qu'elles recouvraient ont poussé et fleuri les jolies corolles jaunes de cette fleur qui était inconnue à la science moderne, mais qui se trouve décrite dans Plin et Dioscoride. Elle avait donc disparu de la surface du globe depuis quinze ou vingt siècles.

LE BAROMÈTRE COMME PRÉSERVATIF DU FEU GRISOU.—Il résulte d'un travail présenté récemment à la Société royale de Londres, par M. R. H. Scott, que les trois quarts des explosions de grisou qui ont eu lieu dans les mines du Yorkshire, pendant les années 1871 et 1872, ont été causées par des phénomènes purement météorologiques. Quand la pression atmosphérique diminue brusquement, ce qui arrive surtout lorsque les vents tournent au sud, ou lorsque, au plus fort de l'été, la chaleur est excessive l'hydrogène carbonné, qui se produit d'une façon continue par la décomposition spontanée de la houille, s'accumule plus facilement, et la ventilation nécessaire pour disperser ce gaz se trouve entravée. Aux termes de la loi anglaise, dès que l'existence du gaz nuisible a été constatée dans une mine, un baromètre et un thermomètre doivent être placés à son entrée; des instructions détaillées ont d'ailleurs été données relativement aux indications fournies par ces appareils. Mais il semblerait, d'après les résultats statistiques mis en avant par M. Scott, que ceux qui sont responsables de la sécurité des mines et de la vie des mineurs, n'ont prêté que peu d'attention aux renseignements de ces muets avertisseurs. Ignorance ou négligence, il paraît certain que de nombreuses victimes ont péri, que la plus légère attention aurait sans doute pu préserver.

ÉCLAIRAGE AU GAZ DES WAGONS.—Dans les trains du chemin de fer du North-Western en Angleterre, on essaye en ce moment un nouvel appareil d'éclairage au gaz. Le gaz devant occuper le moins d'espace possible, on n'emploie pas celui qui est extrait de la houille, mais celui de l'huile; ce dernier contient plus de carbone, et—à poids égal—brûle plus longtemps.

Chaque voiture porte sous le parquet son propre réservoir, dans lequel ce gaz est comprimé au moyen de pompes foulantes jusqu'à six atmosphères de pression. De ce réservoir part un tube en cuivre qui aboutit à un petit régulateur. Celui-ci consiste dans une boîte en fonte fermée par une membrane imperméable qui communique par une tige à une soupape; dès que cette dernière est ouverte, le gaz entre dans ce régulateur. Quand le régulateur est rempli, la membrane se gonfle et ferme la soupape. L'expérience a appris que ces divers mécanismes fonctionnent parfaitement bien et que la flamme brûle d'une manière toujours égale, même pendant le mouvement des wagons.

De là le gaz est conduit dans des lampes à réflecteurs d'une construction excessivement simple. Un robinet placé au conduit permet d'éteindre toutes les lampes à la fois; on les allume par le toit du wagon. Ce récipient pourrait même être endommagé, lors d'un accident, sans danger, attendu que le gaz s'écoulerait; quand même il serait allumé, il brûlerait sans explosion aucune.

SEMAINE POLITIQUE

La session vient de se terminer, et les débats de la fin ont attiré l'attention publique sur le Sénat, qui a présenté sur des bills adoptés par la Chambre des amendements importants.

Ainsi, l'allocation votée pour la construction du chemin de fer de Nanaïmo à Victoria, Colombie anglaise, a été repoussée par le Sénat.

Le bill de la Cour Suprême a échappé au même sort, grâce à la voix de son Président, jetée dans un vote de 29 contre 29, en faveur de la mesure.

En attendant que notre prochain numéro publie les bills adoptés durant cette session, nous donnons aujourd'hui le discours du trône qui a clos les délibérations de notre Parlement:

Hons. Messieurs du Sénat, Messieurs de la Chambre des Communes,

Je ne puis vous congédier sans vous remercier du zèle que vous avez déployé dans l'accomplissement de la tâche laborieuse qui vous incombait.

La session a été féconde en mesures pour le pays. J'ai donné mon adhésion à l'acte demandant l'établissement d'une Cour Suprême et d'une Cour d'Échiquier pour le Canada, mesure qui a été longtemps sous considération et nécessaire pour compléter notre système judiciaire.

L'acte concernant la faillite servira à stimuler le commerce, par les changements qu'il introduit dans la loi existante. Ces changements auront indubitablement pour résultat une administration plus soignée et plus économique des biens du failli, donnant pleine protection aux créanciers et en même temps exemptant de mauvais traitement le débiteur honnête mais malheureux.

Afin d'encourager le développement d'une administration efficace de notre grand empire territorial du Nord-Ouest, une mesure importante a été adoptée par l'adoption de l'acte pourvoyant à l'établissement d'un gouvernement dans cette contrée, selon ses besoins, et pour rencontrer les exigences de l'avenir en créant des institutions représentatives lorsque la population sera suffisante pour constituer un *self-gouvernement*.

L'acte du service postal, par ses stipulations libérales, tendra grandement au plus grand bien du public. Il en est ainsi de l'acte concernant le Télégraphe océanique.

L'acte des droits d'auteur a été adopté afin de protéger les droits des auteurs et des artistes qui désirent bénéficier de ses stipulations, et pour faciliter des arrangements concernant la publication en Canada des ouvrages d'auteurs résidant dans des pays étrangers.

Par l'acte des Assurances, une plus grande sécurité a été donnée aux personnes assurées, vu l'adoption d'un système efficace d'inspection.

L'acte relatif aux pénitenciers a mis ces institutions plus immédiatement sous la direction et le contrôle du gouvernement, et le système d'administration et d'inspection est devenu plus simple et plus économique.

Messieurs de la Chambre des Communes:

Je vous remercie pour les subsides que vous avez accordés. Ils permettront à mon gou-

vernement d'activer les grandes entreprises publiques que le pays a commencées, et je ne doute pas que ces travaux contribueront au développement de nos ressources, à l'amélioration du commerce et à l'extension, dans l'intérieur, d'établissements de colons laborieux et industrieux.

Honorables Messieurs et Messieurs:

Je vous félicite de l'adoption de plusieurs mesures, outre celle énumérées; elles contribueront à augmenter la stabilité de nos institutions et à faire naître la confiance et le bon vouloir parmi les diverses classes de notre population, qui, je n'en doute pas, appréciera vos travaux, et j'espère que de son côté elle entretiendra par-dessus toutes choses un amour sincère pour le pays et le bien-être général.

En Europe, la situation s'aggrave et se complique. La Prusse cherche noise à la Belgique au sujet des mandements de ses évêques, à l'Italie à propos de Sa Sainteté.

Les souverains ont entrevue sur entrevue: tout annonce une crise imminente.

Comment vont se grouper les alliances? quel sera le résultat de cette nouvelle commotion? c'est ce que les plus fins diplomates ne pourraient dire.

Le plus sage est d'attendre les événements.

A. AGHINTRE.

Le tarif qui lie toutes les Compagnies d'assurances a pour conséquence de rapprocher d'une moyenne les taux extrêmes des primes, c'est-à-dire de relever les primes sur les risques ordinaires et d'abaisser les primes sur les risques extra-hazard.

Or, les risques ordinaires sont les plus communs; donc les assurés doivent souffrir du tarif.

Aussi la *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, dont les bureaux sont situés à Montréal, No. 13 Place-d'Armes, sert-elle mieux les intérêts des assurés en se tenant en dehors de tout tarif et basant sa prime d'assurance sur la gravité du risque.

Messieurs LABELLE et LEVEILLÉ viennent d'ouvrir sur la rue Craig, No. 518, un magnifique magasin de meubles, succursale de leur maison de la rue Notre-Dame.

Ils ont réunis dans ce nouveau magasin les meubles les plus nouveaux et les modèles les plus variés en sets de salons, de chambres et de salle à dîner, de façon à satisfaire tous les goûts et toutes les exigences.

Nous recommandons spécialement cette maison.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."
"The one thing worth showing to mankind is a human soul."
(BROWNING.)

XXI

(Suite)

Le souvenir de celle qui la faisait naître ajouta un degré de tendre expansion aux adieux attendris que je fis à madame de Kergy lorsque sa voiture s'arrêta pour me déposer à ma porte. Mes yeux étaient pleins de larmes et j'avais peine à la quitter. De son côté, elle me serrait la main et attachait sur moi le plus doux regard. Enfin elle me dit:

—Ma chère Ginevra (je l'avais priée depuis longtemps de me nommer ainsi), vous feriez-vous une indiscrète prière en vous demandant de venir dîner chez moi demain et de m'accorder votre dernière soirée?

—Oh! madame! m'écriai-je avec une joie que je ne cherchais point à dissimuler, que j'en serai heureuse!

—Alors je puis compter sur vous?... Sur vous deux bien entendu, car mon invitation s'adresse au duc de Valenzano non moins qu'à vous.

A cette parole bien simple, je me sentis rougir. Hélas! pourquoi? Pourquoi étais-je tout d'un coup effrayée à la seule pensée de transmettre à Lorenzo une invitation que, dix jours auparavant, il eût acceptée avec empressement?... Aujourd'hui je me rendais compte que, s'il disait oui, ce serait pour moi une victoire; s'il disait non, une douloureuse défaite.

Tout cela me traversa l'esprit rapidement et me rendit un instant silencieuse; enfin je répondis:

—Je ne sais si mon mari s'est déjà engagé pour demain; mais, quant à moi, j'espère que rien ne m'empêchera d'être des vôtres. En tout cas, vous aurez ma réponse dans quelques heures.

Cette réponse lui fut envoyée en effet fort tard, le même soir; son contenu était: "Qu'une affaire importante obligeait mon mari à s'absenter le lendemain pendant toute la journée, et que je profiterais seule de l'invitation de madame de Kergy."

Ce qu'il m'en coûta pour écrire ce billet, madame de Kergy ne le devina jamais! Et cependant, lorsque je traçais ces lignes à la hâte, je n'avais aucune raison positive pour douter de l'exactitude du motif que j'y assignais à l'absence de Lorenzo. Nulle raison, si ce n'était cette voix de mon cœur à laquelle, moins que jamais depuis quelques heures, je pouvais imposer silence.

Entre le moment où j'avais quitté madame de Kergy et celui où je lui écrivis ce billet, voici ce qui s'était passé:

Ce soir-là, comme d'habitude, j'avais dû rencontrer donna Faustina, mais non pas seule. Nos amis s'étaient entendus pour nous donner une soirée d'adieu, et ce fut à cette soirée que je la vis pour la première fois dans tout l'éclat d'une brillante parure... Ce fut là aussi (j'étais loin de le prévoir) que je lui parlai pour la dernière fois... Et ce que j'étais encore plus loin de prévoir, c'était en quel lieu et de quelle manière je me retrouverais encore une fois dans ma vie, pour un instant, près d'elle!.....

On nous regarda beaucoup ce soir-là. Laquelle de nous deux était la plus belle? je l'ignore. Et, à cet égard, l'opinion de tous m'était indifférente, hormis celle d'un seul; ce qu'en pensait celui-là je voulais le savoir, et ce fut à mon tour de l'observer. On sait que lui-même se piquait, à bon droit, de pénétration; mais c'était une faculté que je possédais aussi de mon côté (c'en est une, pour le dire en passant, dont on prétend que les Siciliens et les Siciliennes sont rarement dépourvus). A cet égard, nous étions donc à deux de jeu: je connaissais chaque pli de son front, chaque mouvement de sa bouche, chaque altération passagère de ses traits expressifs et mobiles, et je mis autant d'art à l'étudier pendant cette soirée, où pour la première fois je pouvais, à son insu, les observer ensemble, qu'il savait en mettre lui-même à étudier les autres. Je le suivis des yeux, ainsi qu'elle, dans ce salon, tandis que, séparé de moi par la foule, il oubliait ma présence, et un phénomène semblable à celui de la double vue semblait faire retentir distinctement à mes oreilles chacune des paroles qu'ils se disaient à voix basse!... J'eus peine, en la quittant, à lui tendre la main: et le ressemblant brûlant qui s'alluma dans mon cœur, ce fut elle, en ce moment, et non pas lui qui en fut l'objet.

J'étais alors, sans doute, corrigée de quelques-uns de mes défauts, mais j'étais loin de l'être de tous. Je n'étais pas aussi frivole qu'on l'est d'ordinaire à mon âge; j'avais les grandes et nobles choses, mais à côté de tout cela, j'étais impétueuse, volontaire et jalouse, et sans être occupée de ma figure, je l'étais de moi-même. Le bonheur qui m'appartenait par le plus indiscutable droit était menacé. Tous les moyens de le défendre me semblaient permis, et user pour cela d'adresse, de prudence ou de ménagements, eût presque ressemblé, à mes yeux, à un manque de franchise.

Il est rare, en général, que les prétextes ou même les excuses manquent pour se livrer à l'impulsion du moment; aussi je cédaï à la mienne, et, lorsque je me retrouvai seule avec Lorenzo, je rompis un long silence (dont il ne s'aperçut pas, ou ne voulut pas demander la cause) par une explosion violente, que je regrettai plus tard, mais que dans ce moment il ne me sembla pas possible de réprimer:

—J'ai voulu vous compire, Lorenzo, et je veux croire encore à votre sincérité, je mourrais si j'en doutais; mais je ne puis plus croire à la fausse et perfide amitié de cette femme... Mon cœur s'y refuse, mon âme tout entière se révolte contre elle... Dieu me le pardonne, Lorenzo: en vérité, je crois que je la hais, et il me semble que jamais je ne pourrai la revoir!...

Telles furent (et bien d'autres encore) les vives et incohérentes paroles qui s'échappèrent de mes lèvres et que Lorenzo écouta sans m'interrompre, les bras croisés, les sourcils froncés, l'œil froid, ironique, surpris.

Tandis que je le regardais, je sentais mon impétuosité s'éteindre et faire place à une intolérable douleur. Mon cœur se gonflait,